époque de la chimie savante de la nôtre. Prise aujourd'hui d'enivrements concevables mais contre lesquels nous avons aussi à nous défendre, la chimie donne fréquemment l'assaut à la médecine et n'est pas sobre d'entreprises hardies de pathogénie et de thérapeutique. On sait si, en cette matière, qui nous importe surtout (comme elle importe surtout aux malades), la chimie se pique de discrétion et ménage les *a priori*. Les doctrines impures de la fermentation, de la putridité, de l'alcalescence, de l'acidité des humeurs, etc., étaient les premières et grossières manifestations de cette ingérence abusive de la chimie dans le domaine biologique ; aujourd'hui tout cela est répudié, mais tout cela reparaît sous une forme rajeunie et scientifique. On peut, sans se montrer ingrat envers la chimie à qui nous devons tant, et de qui nous attendons plus encore, rappeler que toutes les espérances qu'elle avait fait concevoir, ne se sont pas réalisées, et que ses *a priori* thérapeutiques n'ont pas toujours eu la main heureuse. Nous attendons toujours des moyens de dissoudre les calculs, de pétrifier le cancer par des injections, et souvent encore nous opposons des alcalis à une acidité supposée, des dissolvants à une tendance supposée à la coagulation, etc.

Mais ce n'est pas seulement la mécanique et la chimie qui pèsent sur la thérapeutique et veulent lui faire payer, par une belle et bonne servitude, les services qu'elle en reçoit : voilà que l'histoire naturelle marche aussi à sa conquête. Le monde inférieur des microzoaires et celui des végétaux microscopiques gouverne aujourd'hui l'étiologie et il s'avance, à rangs pressés, pour l'absorber tout entière, et absorber aussi, par une déduction forcée, la plus grande partie de la thérapeutique. Le *panparasitisme* actuel n'est-il pas un revenant aussi, et ne l'avons-nous pas vu s'essayer au

xve siècle, s'abritant sous le grand nom de Linné?... On parlait jadis d'*insectes*, ce qui était bien grossier, aujourd'hui l'étiologie fourmille de bactéries, de palmelles, d'infusoires, etc., la thérapeutique de microzoïcides, et les *exanthemata viva* du naturaliste suédois sont en train de nous revenir. Pouvait-il en être autrement, avec l'ardeur qui s'attache à l'étude de ce monde animé inférieur, qui livre peu à peu ses secrets au microscope, et dans lequel les expériences relatives à l'hétérogénie ont poussé des incursions si fructueuses? La médecine doit trop d'ailleurs à l'histoire naturelle qui lui a révélé le sarcopte de la gale, la trichine, les bactéries du charbon, les dermatophytes du favus, de l'*herpès tonsurans*, du sycosis, et qui lui a découvert le mécanisme des générations alternantes, pour qu'elle soit bien venue à réagir trop haut et trop vivement contre les prétentions qu'affiche ouvertement l'histoire naturelle de s'emparer de l'étiologie et, par elle, de la thérapeutique.

Car c'est la situation difficile de celle-ci d'être entourée de bienfaiteurs exigeants, qui abusent des services rendus et tendent, par eux, à lui créer une servitude intolérable.

Mais (et je l'ai réservée intentionnellement pour la fin) voici venir la science la plus rapprochée de la thérapeutique, celle à qui elle fait les emprunts les plus nombreux, les plus nécessaires, et aux progrès de laquelle son propre progrès est le plus étroitement attaché, j'ai nommé la physiologie. Vais-je donc, oublieux de l'époque à laquelle j'écris, mettre entre elle et la thérapeutique une barrière qui serait un anachronisme choquant, en même temps qu'une ingratitude consommée? Non, sans doute; je sais ce que la science des médicaments lui doit et j'attends d'elle encore autant que ses plus fervents adeptes peuvent en at-

tendre ; mais je sais aussi qu'il y a souvent dans l'application de la physiologie expérimentale « cette science conquérante », comme l'a appelée un de ses plus brillants soutiens, une intempérance indiscrète, une hâte brouillonne qui compromettent tout : physiologie, thérapeutique et malade, et j'estime, quoiqu'on soit mal venu à mettre une pierre sous la roue d'un *currus triumphalis* qui va de ce train, qu'il est utile que quelqu'un se charge de ce rôle ingrat.

Je maintiens donc que de même qu'il y a eu (et il y a encore) une iatro-mécanique, une iatro-chimie, une ingérence abusive de l'histoire naturelle en thérapeutique (il n'y a pas de mot pour exprimer cet abus), de même aussi, voit-on aujourd'hui, et dominant tous ces systèmes, régner l'iatro-physiologisme qui prétend en thérapeutique à la domination universelle.

Et qu'on ne s'y trompe pas ; je n'attaque ni la chimie, ni la physique, ni la mécanique, ni la phytozoologie dont j'admire les progrès et dont je reconnais le rôle limité, mais légitime, en médecine. Il faudrait, après avoir lu ce livre, de la bonne volonté pour s'y méprendre ; de même aussi je ne prétends pas faire le procès à la physiologie, la branche des sciences médicales dont le progrès contemporain doit le plus nous enorgueillir ; non, je n'attaque que l'abus de toutes ces choses excellentes, et nullement ces choses elles-mêmes : le *chimisme*, qui n'est pas la chimie ; le *mécanicisme*, qui n'est pas la mécanique ; le *naturalisme* (qu'on me passe ce mot que je ne saurais remplacer par un autre), qui n'est pas l'histoire naturelle ; le *physiologisme*, qui n'est pas non plus la physiologie.

Toutes ces choses en *isme* (désinence qui rime avec celle du mot philosophisme, qui, lui aussi, exprime l'abus d'une

chose excellente en soi, la philosophie) sont des excès et conduiraient, si on ne les arrêtait en route, à un progrès à rebours. Ce sont, toutefois, des ennemis dangereux, grâce à la tactique qu'ils adoptent, et qui est habile, d'appeler à leur secours les sciences vénérées dont ils ont pris le masque, et d'établir, entre leur cause et la sienne, une solidarité intéressée. Les chimistes, les physiciens, les physiologistes n'ont rien à voir à ce débat qui ne les concerne en rien, mais bien les chémiâtres, les physiâtres, les physiologiâtres, et je ne vise rien qu'eux.

Je reconnais volontiers que la domination de la physiologie est plus douce et plus acceptable pour la thérapeutique que celle des sciences voisines ; les choses se passent, en quelque sorte, en famille, sur le terrain de la biologie : ce sont des médecins qui font ou préparent les découvertes des laboratoires de physiologie, ce sont des médecins qui les transportent au lit du malade ; tout reste dans le domaine professionnel, et, dès lors, ces heurtements violents, qui ne peuvent manquer de se produire entre sciences d'ordre différent et dont l'une cherche à absorber l'autre, n'ont pas ici l'occasion de se manifester. D'ailleurs, les prétentions thérapeutiques de la physiologie, exaltées, cela se conçoit, par la marche rapide de cette science, se calmeront et l'accord se fera sur la base d'un progrès indiscutable, indéfini, mais plus mesuré dans ses ambitions et d'une précipitation moins tumultueuse.

Qu'est-ce donc que je défends ici, je le répète, si ce n'est les domaines réciproques de la science et de l'art en thérapeutique, domaines qui sont limitrophes ou, pour mieux dire, qui se pénètrent, mais qui, j'en suis certain, ne se confondront jamais, et qu'il est désirable, dans l'intérêt de l'humanité, de

ne jamais voir se confondre. La *science*, que les physiologistes, les chimistes, les physiciens, les naturalistes, les anatomistes, les pathologistes, etc., s'efforcent de préparer, et qu'ils préparent par des découvertes qui n'ont pas d'admirateurs plus enthousiastes que moi, et puis l'*art*, c'est-à-dire la médecine proprement dite, utilisant les progrès de la science par l'application qu'elle en fait à elle-même dans la thérapeutique, l'hygiène, la médecine légale, les trois incarnations de la science dans l'art, de la vérité abstraite dans la réalité pratique. Or, critique est le moment où cette incarnation s'opère, on y apporte souvent de la précipitation, des *a priori* hasardeux, des conclusions hâtives, et il me serait facile de démontrer par des faits que tel *progrès* dans la science (progrès auquel je tiens nonobstant parce qu'il portera ses fruits plus tard) est un *retrogrès* dans l'art, parce qu'on s'en sert trop tôt ou mal. *Progredi* veut dire *marcher en avant* et non *courir*. Que la science aille aussi vite qu'elle le le pourra, je ne trouverai jamais son allure trop pressée ; mais que l'art, l'art pratique qui s'exerce sur la vie humaine, sur le *chorium humanum*, comme disait Sydenham avec une familiarité dramatique, prétende la suivre du même pas et s'appliquer tout ce qu'elle produit, il y prendra un emphysème et fera aisément fausse route. Bacon disait qu'il faut mettre du plomb plutôt que des ailes à l'intelligence humaine : du plomb pour l'art, des ailes pour la science ; là est le partage équitable, en même temps que salutaire. Ce qui serait danger pour l'art, s'il se laissait aller à ses impatiences de se *faire gros* comme la science, est qualité pour celle-ci ; la prudence (fût-elle un peu timorée) est une vertu pour l'art ; elle deviendrait un impédiment pour la science, pionnier aventureux qui va en avant sans s'inquiéter de ce qu'on fera des terres qu'il dé-

couvre et qui n'est pas responsable du mauvais usage qui peut en être fait.

Cette distinction admise, je me trouve en pleine communion de sentiment et d'espérance avec ceux que la marche contemporaine de la physiologie enthousiasme le plus, et, pas plus qu'eux, je ne consentirais au sacrifice du moindre de ses aperçus, ne fût-il encore qu'ingénieux (l'ingénieux peut n'être pas la vérité, mais il en est le pressentiment). Que la science marche en avant ; qu'elle pénètre plus loin encore dans l'analyse des éléments intimes des tissus et qu'elle serre de plus près les mystères les plus cachés de leur genèse : rien de mieux et ce ne sera jamais assez ; que le réactif, la balance et le microscope poursuivent dans les laboratoires les secrets de la vie ; que les cornues bouillonnent, que la fibre vivante palpite sous le scalpel ; que l'ingéniosité du chimiste et du physicien crée de nouveaux réactifs de la vie : tout cela est beau, tout cela est grand, tout cela sert au grand œuvre de la conservation de la vie humaine, tout cela m'enthousiasme moi aussi, mais mon esprit, voué aux applications pratiques, redoute les empiétements et les précipitations, et veut qu'à cette frontière, qui sépare l'art de la science, la thérapeutique de la physiologie et des sciences afférentes, on organise une surveillance attentive et on ne laisse pas indifféremment passer tout ce qui se présente.

Mais les intentions ne suffisent pas, et qui se met en travers des doctrinaires s'expose à la fois aux attaques de ceux-ci, troublés dans leur ambition, et aux défiances des vrais savants des travaux desquels on abuse sans qu'ils en soient responsables et qui se croient en cause et bien à tort. J'éprouve donc le besoin, dans le procès que je fais ici au physiologisme et aux physiologiâtres et non pas à la physiologie et

aux physiologistes, de me chercher des alliés, et, à vrai dire, je n'ai que l'embarras du choix.

Et d'abord : *ab Jove principium*, je commence par M. Cl. Bernard, ce physiologiste si sagace, si profond, et en même temps si plein de cette prudence philosophique qui voit venir de loin l'abus compromettant que l'on peut faire, dans l'application, de la moindre vérité scientifique. « Je pense, dit l'éminent physiologiste, qu'un médecin expérimentateur qui, au lit d'un malade, ne voudrait employer que les médicaments dont il comprend physiologiquement l'action, serait dans une exagération qui lui ferait fausser le vrai sens de la méthode expérimentale. Avant de comprendre les faits, l'expérimentateur doit d'abord les constater et les débarrasser de toutes les causes d'erreurs dont ils pourraient être entachés. L'esprit de l'expérimentateur doit donc, d'abord, s'appliquer à recueillir les observations médicales ou thérapeutiques faites empiriquement. Le médecin expérimentateur ne devra donc pas être, comme quelques personnes semblent le croire, un certain physiologiste qui attendra les bras croisés que la médecine expérimentale soit constituée scientifiquement avant d'agir auprès de ses malades. L'éducation du savant et de l'expérimentateur (1) ne se fait que dans le laboratoire spécial de la science qu'il veut cultiver..... L'esprit du naturaliste n'est pas celui du physiologiste, et l'esprit du chimiste n'est pas non plus celui du physicien..... Dans l'état actuel de la science biologique nul ne saurait avoir la prétention d'expliquer complétement la pathologie par la physiologie ; il faut y tendre

(1) Ces deux désignations s'appliquent évidemment au médecin qui ne peut être savant que parce qu'il expérimente, et qui n'expérimente bien que s'il est savant.

parce que c'est la voie scientifique, mais il faut se garder de l'illusion de croire que le problème est résolu. Si on profite de quelques rapprochements possibles entre la pathologie et la physiologie pour vouloir expliquer d'ensemble toute la maladie (1), alors on perd le malade de vue, on défigure la maladie et *par une fausse application de la physiologie on retarde la médecine expérimentale au lieu de lui faire faire des progrès* (2). »

Je pourrais multiplier ces citations, elles suffisent pour démontrer avec quel soin M. Cl. Bernard se défend d'exagérations dont il n'est pas le complice, mais qui s'étayant sur ses beaux travaux et sur l'impulsion qu'il imprime à la médecine expérimentale, pourraient donner le change sur sa pensée que les exagérations des iatro-physiologistes contemporains ne dépassent pas seulement, mais qu'elles dénaturent. M. Cl. Bernard est, je le répète, dans la mesure philosophique, mais une foule d'enfants terribles dont il est obligé de refroidir le zèle et de gourmander l'indiscrétion, s'emparent de tout ce qui sort de son laboratoire, à l'état de prévision ou de démonstration, et l'introduisent de vive force dans la clinique. Là est l'abus, la fausse philosophie et le préjudice.

Écoutons aussi, à ce propos, un autre physiologiste de talent et dont l'ardeur pour doter la clinique des données du laboratoire n'est pas suspecte. M. Vulpian s'exprime ainsi dans un ouvrage récent sur l'appareil vaso-moteur : « Si, dit-il, la doctrine des nerfs vaso-moteurs offre de nombreuses lacunes et de grandes incertitudes, on conçoit combien il faut être

(1) Qu'on n'oublie pas que, sous cette explication de la maladie, se cache presque toujours l'indication thérapeutique.

(2) Cl. Bernard, *Introd. à l'étude de la médecine expérimentale*. Paris, 1865, *passim*.

prudent lorsqu'il s'agit d'utiliser les données expérimentales pour l'explication des phénomènes morbides. On sait avec quelle ardeur un certain nombre de médecins des différents pays se sont lancés dans la voie ouverte par les expériences de M. Cl. Bernard et de M. Brown-Séquard. On est bientôt arrivé à admettre que la plupart des troubles morbides de l'organisme avaient pour origine ou pour mécanisme une modification fonctionnelle des nerfs vaso-moteurs. La fièvre, l'inflammation, les hémorrhagies, la dyspepsie, les grandes névroses (l'hystérie, l'épilepsie par exemple), le tétanos, diverses paralysies, le diabète, l'albuminurie et tous ces états pathologiques ou tout au moins leurs principaux symptômes étaient dus, à en croire ces pathologistes, à une perturbation de l'appareil vaso-moteur.

« Et en thérapeutique et en toxicologie que d'assertions téméraires ! Le sulfate de quinine a une influence favorable sur la fièvre intermittente parce qu'il agit sur les nerfs vaso-moteurs ; la strychnine détermine des convulsions parce qu'elle provoque une dilatation des vaisseaux de la moelle épinière ; l'opium est soporifique parce qu'il fait resserrer les vaisseaux de l'encéphale ; le bromure de potassium n'exerce son action dépressive sur le système nerveux que par son influence sur l'appareil vaso-moteur, et ainsi de suite pour toutes les substances toxiques et médicamenteuses.

« J'ai toujours lutté, pour ma part, contre cette déplorable tendance à appliquer d'une façon prématurée à la pathologie les données encore incertaines de la physiologie expérimentale. La plupart des assertions qu'on émet ainsi, sans aucune espèce d'esprit critique, sont d'ailleurs absolument dénuées

de preuves : ce sont des conceptions de cabinet comme chacun peut en imaginer à plaisir (1). »

Un autre écrivain dont l'esprit admirablement net et lucide éclaire vivement toutes les questions qu'il aborde, M. Dechambre, avec qui j'ai jadis échangé, dans le journal qu'il rédige, quelques lances sur cette question du *physiologisme* en thérapeutique (2), ne l'a pas cependant répudié moins énergiquement. Qu'on en juge plutôt : « Est-il dans la nature, dans l'essence de la physiologie de contenir toute la thérapeutique ? Eh bien non ! A moins de se payer de mots, de se contenter d'une formule générale déclarant que tout marche dans la machine vivante par des moteurs qui ne sont qu'à elle et qu'ainsi tout en elle est physiologique, même la maladie, même l'hérédité morbide, il faut reconnaître que la physiologie accessible à nos sens et à notre intelligence ne saurait jamais donner toute la pathologie parce que l'explication de toute la pathologie serait l'explication de la vie elle-même. Aussi loin que puisse aller la médecine expérimentale, aussi grand qu'elle puisse faire légitimement le rôle des phénomènes physico-chimiques, aussi avant qu'elle puisse pénétrer dans la source des activités dynamiques les plus partielles et les plus intimes de l'organisme, c'est-à-dire des activités histologiques, elle arrivera toujours à un voile épais derrière lequel naît et s'informe un être vivant. La physiologie sait et saura mieux un jour comment le plasma apporte aux tissus, à travers les parois vasculaires, les éléments variés de leur nutrition ; mais le dessin de l'ensemble, mais la force qui appelle chaque élément à sa place

(1) Vulpian, *Leçons sur l'appareil vaso-moteur* (*physiologie et pathologie*) rédigées et publiées par le docteur Carville. Paris, 1875. Préface.
(2) Voy. *Gaz. hebd. de méd.*, 1869, t. VI, p. 6 et 33.

invariable, qui en détermine la composition, le volume, la forme ultérieure et y attache du même coup des activités spéciales ; cette force enfin qui fait la vie une et qui la perpétue, quel savant peut se flatter de la connaître jamais et conséquemment de pouvoir la rattacher jamais à la physiologie ?... Quand une donnée physiologique a été bien et dûment conquise, le clinicien rencontre pour l'appliquer à la pathologie et à la thérapeutique une nature plus ou moins troublée, où quelquefois, pour un petit mal, par l'effet des actions et réactions morbides, presque plus rien n'est à sa place. Déjà il ne connaissait guère de la maladie que l'acte insurrectionnel, que sa caractéristique anatomique ou fonctionnelle ; il lui faut appliquer maintenant à l'interprétation et au traitement de ces phénomènes anormaux les notions que lui a fournies l'étude des phénomènes normaux. Tout partisan éclairé de la physiologie pathologique ne subordonne pas, même dans la recherche expérimentale, la pathologie ou la thérapeutique à la physiologie ; il les met, au contraire, toutes trois en présence, leur imposant un contrôle mutuel ; les résultats parallèles de ce contrôle, quand ils concordent, sont une garantie puissante contre les chances d'erreur ; enfin, pour les esprits sages, la pathologie et la thérapeutique physiologique sont, pour une part, une émanation de l'expérience clinique (1). »

Je pourrais ajouter à ces répudiations explicites de l'abus du physiologisme en thérapeutique celle formulée par M. Semmola de Naples dans une leçon magistrale professée par lui sur la *thérapie scientifique et la thérapie empirique* (2),

(1) Dechambre, *De la thérapeutique physiologique* (*Gaz. hebd. de méd.*), 2e série, 1871, t. VIII, p. 193).
(2) Semmola, *Gaz. hebd. de méd.*, 1870, t. VII, p. 581.

et dans laquelle il combat en ces termes les exagérations du physiologisme thérapeutique. « Ils méritent bien qu'on les accuse ceux qui renient absolument et méprisent la tradition empirique, et s'imaginent que les progrès de la médecine sont assez avancés pour lui permettre, comme à une vraie science expérimentale, de résoudre les problèmes de la thérapeutique. Ce temps viendra peut-être ; chaque jour, et de tous côtés, on redouble d'efforts pour atteindre ce but si difficile ; mais pour le moment, et pour une période encore bien longue, il est inutile de se dissimuler que la plus grande richesse de la thérapeutique, nous l'avons héritée de l'empirisme. »

J'en ai dit assez, je l'espère, d'une part, pour désintéresser la physiologie et la médecine expérimentales des excès qui se commettent en leur nom ; d'une autre part, pour montrer que je ne suis ni un retardataire arrêté (pour me servir de l'expression de M. Semmola) sous le portique de l'observation hippocratique, ni un aventureux rêvant le moment où la thérapeutique, émiettée dans les sciences qui lui fournissent ses moyens d'action, aura perdu son autonomie et ses lois. Je veux la thérapeutique *ouverte* à la physiologie, mais j'exige qu'entre elle et le laboratoire s'assoient le bon sens, l'esprit clinique et la tradition réunis en un bureau de surveillance sous les yeux duquel devront passer les *a priori* physiologiques.

Ces réserves posées, et j'espère qu'elles ne paraîtront excessives à aucun clinicien, j'envisage avec une pleine confiance les progrès de la thérapeutique contemporaine. L'erreur a toujours été pour elle l'instrument de la vérité, et chaque système, en gênant en apparence sa marche pendant un cer-

tain temps, lui a laissé, en définitive, le grain de vérité qu'il contenait et a servi effectivement ses intérêts. Le physiologisme passera, mais la physiologie restera, entretenant avec la thérapeutique des rapports de plus en plus assidus et féconds ; au lieu de se mettre en une opposition apparente avec l'observation clinique, et d'empiéter sur son domaine, elle l'éclairera, lui ouvrira des horizons nouveaux et ainsi s'accroîtra le progrès de la thérapeutique qui, en moins de quatre-vingts ans, a su s'élever de l'objurgation méritée de Bichat à l'état où nous la voyons aujourd'hui et qui n'est certainement que le prélude, l'aurore de quelque chose de moins imparfait encore. Heureux les jeunes, ils verront de belles choses en thérapeutique !

FIN

TABLEAU

D'UN GROUPEMENT MÉTHODIQUE DES MÉDICAMENTS SUIVANT LE BUT CLINIQUE AUQUEL ON LES DESTINE (1).

PREMIÈRE CLASSE.

MÉDICAMENTS ÉTIOCRATIQUES

OU DOMINATEURS DE CAUSES MORBIDES.

Premier groupe. — NEUTRALISANTS DE DIATHÈSES.

Antiscrofuleux.	IODIQUES	Iode, iodoforme, iodures alcalins et métalliques, iodure d'amidon, substances iodifères (éponge calcinée, huile de morue).
	BROMIQUES	Brome, bromoforme, bromures.
	AURIQUES	Or, oxydes d'or, chlorure d'or, chlorure double d'or et de sodium.
	CHLORURO-SODIQUES	Sel marin, eau de mer, eaux mères des salines, eaux minérales chloruro-sodiques.
	BARYTIQUES	Chlorure de baryum, iodure de baryum, chlorure double de fer et de baryum.
	VÉGÉTAUX	Préparations de noyer, amers aromatiques.
Anti-rhumatismaux.	COLCHICIQUES	Colchique d'automne, varaires, cévadille, vératrine, colchicine.
	QUINIQUES	Quinquina et quinine, café et caféine.
	IODIQUES	Iode, iodures, huile de morue.
	AMMONIACAUX	Triméthylamine et chlorhydrate de cette base.
	SULFUREUX	Soufre, eaux sulfureuses.
	INCERTAINS	Gayac, frêne.
Anti-arthritiques.	COLCHICIQUES	Colchique, vératrine.
	QUINIQUES	Quinine, café et caféine.
	DIALYTIQUES	Benzoate de soude, silicate de soude, sels alcalins, bromure de lithium.

(1) Je prie le lecteur de se reporter au chapitre XVIII (page 340) pour la justification de ces groupes thérapeutiques et pour l'étymologie des noms nouveaux que j'ai été conduit à proposer pour quelques-uns d'entre eux.